

Anthropologie et Sociétés



Mondher KILANI (dir.), *Islam et changement social*. Lausanne, Éditions Payot, 1998, 334 p., tabl., réf., gloss., index.

Lise Garon

Nouvelles parentés en Occident
Volume 24, numéro 3, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015686ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/015686ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garon, L. (2000). Compte rendu de [Mondher KILANI (dir.), *Islam et changement social*. Lausanne, Éditions Payot, 1998, 334 p., tabl., réf., gloss., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 24 (3), 171–173.
<https://doi.org/10.7202/015686ar>

miser sur des symboles nationaux multivoques qui consolident le nationalisme de l'État et celui de la société civile. Eriksen a pourtant raison de souligner que les symboles nationaux associés aux colonisateurs, la France et la Grande-Bretagne, ne sont pas la meilleure façon de résoudre le problème des symboles ethniques spécifiques. Il a aussi raison de mettre en évidence l'importance de construire en fonction du futur, du progrès économique et de la loyauté plutôt qu'en lien avec un passé mythique.

En lisant ces passages, notamment ceux qui présentent ce pays comme une mosaïque multiculturelle, on ne peut pas éviter de penser à la construction identitaire canadienne qui, contrairement à ce qui a cours à l'Île Maurice, mise surtout sur la valorisation des ethnicités. L'Île Maurice n'est pas totalement à l'abri d'une telle approche même si des efforts sont déployés pour en contrer le développement. Jeune pays où les différences culturelles sont acceptées dans certaines limites établies par l'État souverain, ses dirigeants demeurent des individus en provenance de groupes ethniques aux traditions et aux valeurs particulières et ont inévitablement des idées divergentes quant à la pérennité des valeurs et intérêts de leur groupe d'origine, certains y voyant un ancrage nécessaire à l'expression de leur identité privée et publique. Voilà ce qui, un jour, peut être source de nouveaux conflits. Comme Eriksen le souligne avec à-propos, la tâche la plus difficile demeure, dans ce jeune pays, de tracer la frontière entre le droit à un héritage fondé sur la culture d'origine et le droit issu de l'établissement de dénominateurs communs. Pour y arriver, peut-être faudrait-il dissocier l'identité culturelle et l'action politique et miser plus sur la nation politique qui s'achève par la citoyenneté que sur la reconnaissance des ancrages identitaires.

Références

- BARITEAU C., 1998. *Québec, 18 septembre 2001. Le monde pour horizon*. Montréal, Québec/Amérique.
- FRIEDMAN J., 1994. *Cultural Identity and Global Process*. Londres, Sage Publications.
- HERZFELD M., 1997. *Cultural Intimacy: Social Poetics in the Nation-State*. Londres et New York, Routledge.

Natacha Gagné
Département d'anthropologie
Université McGill
855, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H3A 2T7
Canada
natacha_gagne@hotmail.com

Mondher KILANI (dir.), *Islam et changement social*. Lausanne, Éditions Payot, 1998, 334 p., tabl., réf., gloss., index.

L'islam (religion) et l'Islam (région) sont traités, ici, comme un cas particulier d'une dynamique sociale qui n'a épargné pratiquement aucune société humaine en cette fin de siècle : la mondialisation. En ce sens, le livre aurait dû s'intituler « L'adaptation à la modernisation dans les sociétés islamiques ». En utilisant l'approche comparative dite de « l'étude cas », le livre axe sa problématique non pas tant sur les particularités civilisationnelles de cette région appelée « Islam » que sur le changement culturel et social induit

par le brassage des idées et des populations au cours du vingtième siècle. Le choix du terrain — le monde musulman — apparaît ainsi un peu comme un « prétexte » pour enrichir notre compréhension des phénomènes sociaux.

Je dis « prétexte » sans vouloir minimiser l'intérêt du terrain. J'ai, en effet, pris un grand plaisir à voir démolir dans ce livre, par mes collègues arabes, musulmans et autres, le préjugé du primat du religieux sur les autres dimensions de la société en Islam. Fruit d'un colloque universitaire tenu à Lausanne en 1996, le livre se présente comme une série d'analyses disparates, certes, mais montrant que l'islam (culture), bien loin de suivre son propre mouvement et de guider la société, *est lui-même investi par de multiples systèmes d'action qui le déterminent* (p. 6) et que la religion musulmane, moins qu'un frein à la modernisation, est un phénomène pluriel, lui-même soumis aux forces du changement et travaillé par les luttes sociales.

La première partie du livre illustre des aspects du processus de sécularisation vécu par les Tunisiens, les Iraniens et les Turcs, alors que la deuxième présente différentes facettes de l'islam émigré en Europe. La troisième partie rassemble des analyses du changement économique, social et politique au sein de l'espace musulman, toujours dans une perspective de mondialisation, et la quatrième est consacrée aux mouvements sociaux qui traversent les sociétés et leurs élites. Le livre se clôt sur une analyse audacieuse, provocante même, de l'évolution contrastée de deux langues, l'arabe et l'hébreu, sous l'influence de parcours historiques différents dans leurs rapports avec la modernité et le monde extérieur. Le lecteur jugera chacun des chapitres selon ses mérites. Je désire, néanmoins, attirer son regard sur trois contributions auxquelles le milieu scientifique devrait porter une attention plus particulière : celles de Mohamed Arkoun, Mohamed Kerrou et Lahouari Addi.

La prose empesée de Mohamed Arkoun rend sa pensée hermétique même au spécialiste. Quel dommage que ses textes demeurent ainsi inaccessibles au profane qui, en Occident comme en Islam, n'a trop souvent accès qu'à des analyses confortant ses propres peurs et préjugés ! Relativement peu connu en dehors des cercles universitaires, Mohamed Arkoun a quand même dépassé ses maîtres et prédécesseurs que furent les Bernard Lewis et Maxime Rodinson, pour proposer à la sociologie, à l'anthropologie, à l'histoire et à la philosophie une épistémologie adaptée à l'ère de la globalisation, réconciliant l'originalité du groupe et l'irréductibilité de la personne avec la nature sociale de l'humanité. Il faudra qu'un jour, un éditeur ose produire un essai de vulgarisation de cette pensée humaniste. Je dis : il faudra qu'un jour... en étant bien consciente que dans les milieux littéraires et scientifiques, malheureusement, le fait d'être maghrébin et musulman est un double handicap pour la diffusion d'une œuvre universaliste.

À propos de Mohamed Kerrou, je commencerai par rappeler que les dictatures ont pour stratégie d'étouffer toute production scientifique en assujettissant le chercheur à la célébration d'un discours unique. Quelques rares universitaires survivent à l'étouffement général de la pensée sans avoir à prendre le chemin de l'exil ou celui, plus dangereux, de la dissidence ouverte. Ils le font en choisissant prudemment leur sujet et en le situant en dehors, en antériorité bien souvent, de la période qu'ils vivent. Mon collègue de Tunis, Mohamed Kerrou, est l'un de ceux-là. Consciemment ou pas, les milieux universitaires extérieurs qui sollicitent la collaboration intellectuelle de nos collègues ainsi bâillonnés les aident à « garder la tête hors de l'eau » durant le temps que met le système politique à s'adapter aux mutations sociales. Un effet pervers possible de cette pratique, il ne faut pas l'oublier, est que l'autocensure biaise le projet scientifique ; Mohamed Kerrou, par exemple, analysant de manière originale les politiques de l'islam en Tunisie postcoloniale, s'arrête prudemment à novembre 1987, date à laquelle s'installe une dictature policière qui va phagocyter toute dynamique sociale indépendante du pouvoir politique, y compris la dyna-

mique religieuse. L'omission est donc révélatrice d'une situation qui rend périlleuse la production intellectuelle.

Ainsi, lorsque Mohamed Kerrou affirme de manière surréaliste que la « perte d'emprise des institutions religieuses sur les individus et les sociétés » résulte de « l'autonomie croissante des individus » et de la « différenciation fonctionnelle des institutions » (p. 82 et *sq.*), il élude le fait qu'en Tunisie, depuis 1987 tout au moins, cette double dynamique de changement est étouffée par un appareil totalitaire d'État, sous prétexte de lutte contre la subversion islamiste. Contrairement à ce qu'affirme Mohamed Kerrou, les individus sont bel et bien assujettis.

Je termine cette note de lecture en signalant l'heureuse surprise que m'a procurée la lecture du texte de Lahouari Addi. En effet, les témoins du drame qui déchire l'Algérie sont également, qu'ils soient Algériens ou pas, les acteurs d'un drame qui les interpelle. Il est difficile, dans un tel cas, de dépasser le niveau subjectif des angoisses, des deuils et du sentiment de révolte devant le long processus de destruction d'un État et d'une société. Lahouari Addi réussit ce tour de force en exposant comment les acteurs, qu'ils soient étatiques ou civils, laïcisants ou islamisants, se défendent contre l'anomie en perpétuant le drame. Il nous met d'ailleurs en cause, nous, témoins extérieurs et myopes du drame algérien :

L'image que se fait l'Occident d'un régime du Tiers-Monde est une ressource de légitimation interne. Or, les régimes autoritaires arabes tentent de manipuler l'opinion publique occidentale dans leurs luttes contre les courants islamistes en se présentant comme les remparts contre l'intégrisme et la barbarie (p. 297).

Dans la perspective humaniste et universaliste du livre, Lahouari Addi a raison de rappeler au lecteur non algérien l'impact (ici l'immobilisme et le maintien de la violence) des flux transfrontières de l'information.

Référence

GARON L., 1998. *Le silence tunisien*. Montréal et Paris. L'Harmattan.

Lise Garon
Département d'information et de communication
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
lise.garon@com.ulaval.ca

Joël COLIN, *L'enfant endormi dans le ventre de sa mère. Étude ethnologique et juridique d'une croyance au Maghreb*. Préface de Camille Lacoste-Dujardin. C.E.R.J.E.M.A.F/ Presses Universitaires de Perpignan, 1998, 384 p., réf., gloss., index.

Une croyance circule dans le Maghreb, de nos jours encore. Elle prétend que parfois l'enfant à naître s'endort dans le sein de sa mère, reportant ainsi sa naissance de plusieurs mois, voire de quelques années. Cette croyance tenace est vieille de douze siècles si l'on en croit le droit islamique traditionnel dont l'auteur donne de nombreux témoignages. Il ne s'agit donc pas d'imaginaires réductibles à leur irrationnel et encore moins de « contes de